

Araguaina au Brésil

Juillet/août 2013

Après les JMJ de Rio de Janeiro au Brésil, avec d'autres jeunes du diocèse, j'ai pu rencontrer les paysans « sans-terre » du Brésil. Ce projet a pu se réaliser grâce au CCFD Terre Solidaire.

« *Allez, sans peur, pour servir.* » C'est par ces mots de notre pape François que se sont achevées les Journées Mondiales de la Jeunesse un certain 28 juillet 2013 au Brésil.

C'est poussés et animés par la force et la puissance de ces mêmes mots que dix jeunes haut-savoyards ont quitté Rio de Janeiro pour s'enfoncer au plus profond du territoire brésilien. Ainsi nous sommes-nous séparés du reste du groupe du diocèse d'Annecy pour nous rendre dans la région d'*Araguaina* dans l'État du Tocantins au Sud de l'Amazonie. Le dépaysement fut radical puisque nous découvriions un nouveau visage du Brésil : après les grandes métropoles de São Paulo et de Rio de Janeiro où sont concentrées la pauvreté et la richesse les plus extrêmes, nous nous confrontions au Brésil de l'intérieur, celui des immenses étendues de terres cultivées aux lisières de la forêt amazonienne, mais aussi celui du partage injuste et démesuré de la terre.



Sur place, accueillis une semaine durant, par les membres de la Commission Pastorale de la Terre (CPT) et par son coordinateur Xavier Plassat, dominicain français installé au Brésil depuis 1989, nous partions à la rencontre des paysans sans terre pour mieux comprendre leurs situations et leurs revendications. Créée en 1975 en pleine dictature militaire, la CPT est un mouvement d'Église, partenaire du CCFD Terre Solidaire, qui cherche à lutter contre l'accaparement des terres et contre les formes modernes du travail esclave en aidant, encourageant et conseillant les paysans sans terre dans leurs combats de tous les jours.

Tout au long de cette semaine, nous avons rencontré de nombreux groupes de familles paysannes confrontés à des situations très diverses, de plus ou moins grande précarité. Certaines, expropriées de leurs terres (suite à la construction d'un barrage par exemple), ayant longuement lutté et résisté pendant de nombreux mois, parfois même des années, ont finalement obtenu de l'État, dans le cadre de la réforme agraire, de nouvelles terres sur lesquelles s'installer. Ces familles réinstallées nous montraient alors avec des yeux pleins de fierté et des visages rayonnants le fruit de leurs cultures et de leur travail.

D'autres familles, pour interpeller l'opinion et rendre leur lutte plus visible, sont forcées de former des campements au bord des routes au plus près des immenses champs d'un grand propriétaire, vivant ainsi



dans des baraques en paille dans l'espoir d'obtenir un jour un lot de terre. Leur courage nous a frappés. Nous rencontrâmes également des familles, sur leurs terres depuis des générations, mais qui subissent la pression permanente et croissante du grand propriétaire voisin pour les chasser des lieux. Pourtant, ces personnes conservent, malgré tout, une égale détermination et une inébranlable volonté de résister au nom de leur foi en un Dieu qui a voulu que la terre soit justement partagée entre les hommes.



Je ne peux également oublier d'évoquer l'extraordinaire journée vécue au sein de la tribu indigène des Krahôs. Il nous a fallu parcourir de nombreux kilomètres sur des chemins de terre, puis traverser en pirogue une rivière pour finalement parvenir à leur petit village isolé de tout. Les premiers échanges furent quelque peu déstabilisants, car la différence culturelle était alors radicale. Mais, peu à peu, après nous avoir peint le corps en signe d'alliance et de confiance, après avoir partagé leur repas de fête traditionnel et dansé tous ensemble, je ne pus réprimer un certain sentiment de fascination pour cette tribu, cette culture, cette sagesse dont on aurait tant à apprendre. Je ne pourrai oublier chaque membre de ce village Krahô.

Un à un, ils ont pris la parole pour nous exprimer l'extrême fierté qu'ils avaient de nous recevoir et nous ont exhorté, une fois de retour en Europe, à dire à nos amis que, *a contrario* de ce que certains hauts dirigeants prétendent, les indigènes existent toujours bel et bien, que leur culture traditionnelle est riche et vivante et qu'il nous faut défendre les droits et les territoires de ces hommes, habitants de la terre brésilienne avant tous les autres. Ils nous ont partagé leur profonde inquiétude à l'égard de la nocivité des agrottoxiques, engrais et pesticides en tous genres, que les grands propriétaires déversent allègrement dans les champs voisins et qui polluent ainsi leurs rivières, tuent leurs bétails et leurs arbres fruitiers, provoquent des maladies jusque-là inconnues. La générosité de leur accueil, leur sagesse et leur proximité spirituelle avec la nature forment une véritable leçon de vie en elles-mêmes.



De nos propres yeux, nous avons vu ces hommes, ces femmes, ces enfants, visages et reflets du Christ pauvre, humble, humilié. De nos propres yeux, nous avons vu ces hommes, ces femmes, ces enfants, menacés par l'extension des monocultures de soja et par la force aveugle de l'agrobusiness pour lequel, au nom de la recherche effrénée du profit à tout prix, tout est possible. Les territoires ancestraux de ces petites familles paysannes sont ainsi envahis par ces immenses monocultures destinées à nourrir le bétail occidental, c'est-à-dire à soutenir nos modes de consommation excessifs, et ce, au détriment d'une agriculture familiale diversifiée, traditionnelle et respectueuse de l'environnement. La concentration gigantesque des terres par les puissants de l'agrobusiness entraîne ainsi l'exploitation de la main-d'œuvre agricole de ces familles et ce, jusqu'à la forme contemporaine du travail esclave. C'est une véritable tragédie humaine et un désastre écologique qui se déroule dans cette partie du Brésil dans l'indifférence et l'ignorance la plus totale. Et pourtant, on aurait tant à apprendre de cet infini respect de la terre que ces familles paysannes, ce peuple indien des Krahôs, cette communauté des Quilombolas (descendants d'esclaves noirs) se transmettent de générations en générations. Un rêve surgit, celui que la terre ne soit pas seulement considérée dans sa dimension économique de production alimentaire, mais aussi dans sa dimension anthropologique,

culturelle, sociale, prenant en compte les traditions ancestrales de ces populations pour lesquelles la terre fait partie de leur être, de leur existence, de leur histoire, de leur religion, de leur vie.



Par des échanges vrais, simples, authentiques, toutes ces personnes, nourries par une irrépressible soif de justice, nous ont partagés un peu de leurs luttes quotidiennes, de leur persévérance et de leur courage d'aller à contre-courant. Mais ils nous ont aussi donné de nous unir à la joie profonde qui les anime malgré les difficultés quotidiennes et les menaces de mort, ils nous ont transmis, dans une générosité sans pareille, leurs histoires, leurs valeurs, leurs rires éclatants et leurs lumineux sourires tout en nous témoignant avec force de leur foi, de leur confiance et de la magnifique espérance qu'ils placent en Dieu.

En cette terre d'Amazonie, si diversifiée et si belle, don précieux de Dieu, ces frères, nos frères de l'autre bout du monde qui habitent désormais le cœur de nos prières, tout petits qu'ils sont au milieu de ce Brésil des grands propriétaires, du capitalisme sauvage et de l'argent, construisent le Brésil du partage et du respect et nous encourageant à faire nôtre cet envoi en mission de notre Pape : « *Soyez des protagonistes de l'histoire, allez de l'avant, avancez toujours et construisez un monde meilleur ! Un monde de frères, un monde de justice, d'amour, de paix, de fraternité, de solidarité.* »

« Je rêve d'Églises inspirées par l'Esprit, fidèles à l'Évangile de Jésus de Nazareth, libres face aux forces du pouvoir de l'argent, au service des pauvres, courageuses, n'ayant pas peur de dénoncer les injustices, qu'elles viennent des autorités civiles ou religieuses ; d'Églises qui ne cherchent pas les honneurs et la gloire, qui ne soient pas triomphalistes, qui cherchent la vérité et ne l'imposent pas. Je rêve d'Églises ouvertes à tout ce qui est beau dans l'humanité, dans le monde, dans les hommes. Je rêve d'Églises perçues et reconnues grâce à leur témoignage d'humanité dans la fidélité au Dieu de la vie et de la libération. [...] Je rêve que la réforme

agraire se fasse par une juste répartition des terres et que se développe l'agriculture familiale, écologique et durable. [...] Je rêve que les biens de la nature, terres, forêts, biodiversité, fleuves, rivières, eau, cessent de se transformer en marchandises et soient considérés comme des biens de la communauté universelle, comme un patrimoine de l'humanité. »

(Frère Henri Burin des Rozières, dominicain français et avocat de la CPT dans l'État du Pará - texte extrait de "Nous faisons un rêve" - Ed. Bayard)

N'ayons pas peur, ensemble, de faire le rêve d'un nouveau monde où les droits de chacun seraient respectés car, comme le disait Dom Helder Camara, apôtre d'une Église pauvre parmi les pauvres : « *Lorsqu'on rêve tout seul, ce n'est qu'un rêve, alors que lorsqu'on rêve à plusieurs, c'est déjà une réalité.* »

Louise Brondex

